

## Les auteurs romands multiplient les parutions de printemps



Julien Burri, lui-même féru de musculation, parle magnifiquement de la vanité de la course au corps parfait.

# Julien Burri se fait les muscles

**ROMAN** Le jeune écrivain propose un livre à deux entrées, publiées tête-bêche. Deux histoires très contemporaines sur le culte du corps, l'absence à soi et l'impossibilité d'aimer.

Jean-Jacques Roth  
jean-jacques.roth@lematindimanche.ch

C'est un livre dans lequel on entre d'un côté comme de l'autre. Edités tête-bêche, les deux récits sont autonomes, mais par deux fois, le personnage principal s'y trouve enfermé. Dans «Muscles», c'est un corps qui enfle, celui d'un bodybildeur si incertain de son identité qu'il assigne à son enveloppe musculaire le soin de lui donner forme. Dans «La maison», c'est un écrivain qui vit avec Jaël, cloîtré dans une maison dont le jardin, borné par une clôture électrifiée, est rempli de volières aux oiseaux multicolores.

L'un et l'autre s'appellent «tu», et ils se donnent la main, même si le premier est marié à une femme, et le second aime un homme. Mais ils sont tous deux imprégnés d'un spleen très contemporain: celui d'un contact immensément désiré, et désespérément refusé.

Le héros du fitness qui sue dans «Muscles» n'est pas dupe de la vacuité de ses efforts. «Plus tu prends du volume, plus cela se creuse, s'évide du dedans.» Et pourtant, il continue de

gonfler, à coup d'exercices puis de dopage, dans l'espoir de «devenir vrai». Mais lorsque le miroir ou une photo lui renvoie une image décevante, la baudruche se dégonfle, et alors, «comment supporter de vivre?»

Dans ce livre, les femmes meurent de dépression – sa mère, puis sa femme. Les hommes sont des animaux en rut ou des lâches – son père l'abandonne aux grands-parents.

Julien Burri, 34 ans, journaliste à *L'Hebdo*, a publié de nombreux recueils de poèmes et du théâtre avant son premier roman, «Poupée», en 2009, où il était déjà question des sourdes névroses familiales qui gênèrent ces enfants suradaptés aux désirs de leur environnement. Ces êtres prisonniers du regard de l'autre, auxquels ils délèguent le pouvoir de leur donner consistance et existence.

### L'illusion du corps parfait

Lui-même féru de fitness – il se muscle aussi régulièrement qu'il écrit, à raison d'une heure par jour – Julien Burri connaît tous les pièges de cette illusion du corps parfait, grâce à quoi «tu sais que tu existes – tu ne passes plus au travers de choses».

Son magnifique tatouage japonais est une signature supplémentaire de l'attention d'esthète qu'il porte au corps, cette enveloppe proche du «moi-peau» théorisé par le psychanalyste Didier Anzieu, dont il cite l'influence. «Les bodybuidés me touchent», reconnaît-il: il les a longuement observés et ils forment, dans le

livre, une cohorte de personnages anonymes, aux regards vides.

L'écriture de Julien Burri est d'une grande sûreté, remplie d'images et vidée d'émotions. Elle s'attache à détailler les réalités cliniques d'un corps qui se transforme jusqu'à devenir monstrueux – le corps hypertrophié finissant par tuer le cœur nécrosé de solitude.

De la même manière, elle rend compte, dans «La maison», de l'hiver qui ensevelit peu à peu la relation amoureuse entre le narrateur et Jaël. A mesure que les paysages disparaissent sous la neige, Jaël disparaît de la vie du narrateur qui écrit esseulé, au milieu des oiseaux enfermés. «A la fin, le contact s'interrompt comme s'il n'y avait rien eu», commente l'auteur.

Julien Burri dit aimer les vanités du siècle d'or, ces tableaux destinés à rappeler le caractère transitoire de la condition humaine. Dans l'économie des scènes qui, tels des instantanés, composent «La maison», c'est la même netteté du trait qui frappe, en écho à l'amour condamné entre les deux amants. Rien de plus contemporain, pourtant, que ces récits qui parlent cru du corps et du sexe, pour mieux dire la sensation du vide, l'absence à soi – et l'irrésistible désir d'exister sans masque. ●

► **A lire**  
«Muscles» et «La maison», Julien Burri, Ed. Bernard Campiche, 350 p. En librairie.



## LE ROMAN D'UNE SÉPARATION

**ARIELLE MEYER MACLEOD** Après avoir achevé une formation de comédienne à l'Ecole de la rue Blanche à Paris, Arielle Meyer MacLeod, se rendant compte de la précarité du métier, s'inscrit à l'Université de Genève où elle va jusqu'à obtenir un doctorat de littérature française. Enseignant ensuite au niveau supérieur durant de nombreuses années, elle est aujourd'hui intervenante à la Manufacture, la Haute Ecole de théâtre de Suisse romande à Lausanne, et publie régulièrement des ouvrages théoriques et analytiques sur le théâtre. Récemment, Arielle Meyer MacLeod se sépare de son conjoint. Le ciel lui tombe sur la tête. Et, dans sa grande souffrance et l'inévitable perte de repères qui accompagnent un tel événement, elle se met à écrire. Cela donne «Tourner la page (avec Balzac)», un récit magnifique où le personnage principal, qui porte le même prénom que l'auteur, apprivoise sa douleur en posant des mots dessus, en la capturant dans des phrases, avec pour but de la fixer dans un récit, de la transformer en un objet littéraire et, finalement, de l'arracher à son cœur.

En théoricienne du théâtre et de la littérature, Arielle Meyer MacLeod, produisant ici un très beau spécimen d'autofiction, ne peut s'empêcher de convoquer quelques auteurs. Balzac, Kleist, Lacan ou encore Camille Laurens viennent en effet donner du grain à moudre à cet exercice d'«écriture de soi», puisque celui-ci, en alternance, va laisser la place à une réflexion tout aussi passionnante sur ce que Paul Ricœur appelle la «mise en intrigue», ce passionnant passage du réel au fictif qu'opèrent les écrivains qui couchent leur vie sur le papier. Il n'y a rien d'aride, rien d'ennuyeux dans ces parties du livre qui au contraire savent rester en équilibre. Elles mettent en lumière la démarche d'Arielle Meyer MacLeod, soulignent son ambition d'écrire depuis sa peine en en dégageant des pages universelles, à tourner jusqu'à la dernière.

Lucas Vuilleumier

► **A lire**  
«Tourner la page (avec Balzac)», Arielle Meyer MacLeod, Editions Zoé, 112 p. En librairie.



## L'ARTISTE QUI HAÏSSAIT PICASSO

**ÉTIENNE BARILIER** La haine entre les artistes, voici un thème passionnant et jamais assez évoqué en littérature. Evidemment, il apparaît cette année sous la plume d'Etienne Barilier dont on ne compte plus les romans et essais consacrés aux arts. Dans «Ruiz doit mourir», son jubilatoire nouveau récit, l'écrivain se met dans la peau de John William Godward (1861-1922), un peintre anglais complètement oublié, qui ne voit pas d'un très bon œil l'arrivée de Pablo Picasso à Rome, où il mène une existence insatisfaite, alors que l'Espagnol rejoint les Ballets russes afin de travailler au décor de «Parade». La peinture de Godward, néoclassique, et qui n'est pas sans rappeler les œuvres préraphaélites, s'obstine à représenter des jeunes femmes songeuses allongées sur des bancs de marbre ou dans des palais à l'architecture classique. Chacune de ses toiles est une célébration de la féminité, qu'il drape de grandes étoffes et encercle de fleurs et de feuillages, alors que Picasso, fraîchement débarqué de Paris, les transfigure, les défigure, les casse. Impossible pour Godward d'appeler Picasso par le nom qu'il a choisi (celui de sa mère).

Il restera donc Pablo Ruiz pour le peintre anglais. Etienne Barilier imagine alors le journal de cette détestation, un calendrier amer d'innombrables crachats sur cette œuvre criante de modernité, une modernité qui peu à peu fait tomber en désuétude les amours classiques du style de Godward... Immensément jaloux, il voudrait faire revenir Picasso sur le droit chemin de la peinture. Lui rappeler les splendeurs qu'il s'obstine à déconstruire. Alors, très vite, cette haine devient obstination, et Etienne Barilier de nous impressionner, en la rendant si pernicieuse, si lancinante, et surtout si juste car l'ouvrage est érudit. Brossant le portrait d'un artiste que l'art d'un autre va presque mener à la folie – Godward ira jusqu'à pénétrer par effraction dans l'atelier de Picasso –, Barilier livre un roman parfois drôle et toujours crédible.

L. V.

► **A lire**  
«Ruiz doit mourir», Etienne Barilier, Buchet-Chastel, 315 p. En librairie.



## ROSE REJOINTE PAR L'OMBRE

**FABIENNE BOGÁDI** Traductrice et journaliste, Fabienne Bogádi écrit un premier roman où l'on en voit de toutes les couleurs. Abandonnée par son père, délaissée par une mère égocentrique, Rose subit un viol collectif qui fera naître, en elle, un double monstrueux. Cette «Ombre» fera leur peau aux hommes qu'elle approchera sur des sites de rencontre. Mais longtemps plus tard, alors qu'elle croyait ses fantômes disparus, la voix destructrice ressurgira. Les personnages sont ici des allégories: les Loups, le Chat, l'Ange... On est dans un conte, avec sa part d'images d'Épinal: alors que l'Ombre, qui «tourne comme un fauve dans ses

fantasmes», terrasse les hommes au son d'Eminem, Rose trouve sa voie dans la création d'une fresque de femmes, buvant du vin de prune au bord de la mer. La plume avance avec une régularité de métronome: un coup pour les perversions de l'Ombre, engendrées par la nuit post-traumatique, un autre pour Rose et les chants d'oiseau, la création, les lumières enchantées de la féminité. Les clichés, ici, sont lyriques.

J.-J. R.

► **A lire**  
«Le corps déchiré», Fabienne Bogádi, Olivier Morattel éditeur, 330 p. En librairie.

